





## L'HÉRITAGE DE TATA LUCIE

Les personnages et les situations de ce récit étant  
purement fictifs, toute ressemblance avec des  
personnes ou des situations existantes ou ayant existé  
ne saurait être que fortuite.

# L'héritage de Tata Lucie

Philippe Saimbert

Illustration et maquette de couverture réalisées par :

Daniel Parrella

[www.danielparrella.com](http://www.danielparrella.com)

© Philippe SAIMBERT, 2014  
Tous droits réservés pour tous pays

ISBN : 979-10-227-8236-4

Édité par :  
Philippe Salamagnou  
64160 Lussagnet-Lusson - France  
Contact : philippe.saimbert@yahoo.fr

Dépôt légal : novembre 2018  
Imprimé par Imprimerie Jouve / Mayenne

# 1

« Tata Lucie était une garce !... Une vieille garce, même ! » précisait mon père. Et il avait l'air de s'y connaître en « vieilles garces » car cela faisait trois bonnes heures qu'il dissertait sur le sujet tout en assassinant Tata Lucie... verbalement, bien sûr ! Remarquez, elle n'avait plus grand chose à craindre vu que l'on se rendait à son enterrement. Pourtant, deux jours plus tôt, il avait accueilli l'annonce du décès de notre tante avec la gravité qui sied à pareil évènement mais aussi, et sur le coup, presque, presque... une certaine tristesse. D'ailleurs, pour preuve, son œil droit s'était humidifié ; ma mère avait bien remarqué ce détail... elle est si sensible.

Mon père avait absolument tenu à rendre un dernier hommage à Tata Lucie, argumentant qu'il ne l'avait pas revue depuis des années (c'était effectivement une bonne occasion de retrouvailles). Il était également désireux de s'occuper de la maison de notre tante jusqu'à ce que la succession soit établie. Louable intention.

Ma mère avait bien un peu tiqué en apprenant qu'il faudrait sacrifier une partie des vacances du mois de juillet, surtout pour se rendre au village de Moncaubet, dans les Pyrénées-Atlantiques, distant de huit cents kilomètres de Paris. Mais mon père, usant de certains arguments convaincants, murmurés à l'oreille maternelle – la pudeur, sans doute –, avait réussi à la décider... Je dirais même plus, à l'enthousiasmer.

Comme je m'étonnais à vive voix de nous voir ainsi faire un tel détour – nous avions initialement décidé de passer le mois à Hossegor, sur le littoral atlantique – pour assister aux obsèques de Tata Lucie que mon père,

rappelais-je, avait toujours traitée de « vieille toquée » – entre autres termes –, ce dernier avait tapé des deux poings sur la table de la cuisine où nous achevions de souper en rugissant :

— Et le sentiment familial !... Qu'est-ce que tu en fais du sentiment familial ?...

Je dois ajouter que, le lendemain matin, une lettre recommandée venant des Pyrénées et adressée à mon père par Maître Gérard Lafarge, notaire à Lembeye, n'avait fait qu'encourager le « sentiment familial ». Je ne saurais préciser le contenu de la lettre mais il sembla combler de joie son destinataire ; celui-ci, fendu d'un large sourire, le regard rempli d'une gratitude et d'une tendresse subitement retrouvée, avait ordonné que l'on précipite le départ pour Moncaubet.

Je maugréais et traînais les pieds en préparant mes bagages car je n'avais nulle envie de finir mes vacances dans ce village que j'imaginais comme un trou perdu en pleine cambrousse... Un trou où nous allions enterrer Tata Lucie. Réjouissante perspective ! En plus, moi, la défunte, je ne la connaissais même pas si ce n'est à travers le parfum de scandale qui semblait entourer sa vie.

Les adultes évitaient d'ailleurs soigneusement d'évoquer ce sujet devant les enfants lors des repas familiaux mais j'avais néanmoins réussi à me faire une vague idée du personnage en saisissant quelques bribes de phrases la concernant : « Quelle honte pour la famille !... Comment a-t-elle pu en arriver là ?... Si cela venait à se savoir ! Chaque famille porte sa croix ! ». Telles étaient les réflexions habituelles que ma mère et mes tantes lâchaient avec force contrariété et mines désolées. Fort curieusement, il suffisait que leurs époux se mêlent à la conversation et celle-ci se terminait toujours en bruyantes démonstrations de rires grivois et de clins d'œil entendus.



Alors qu'un jour, profitant perfidement d'une fin de repas arrosée, je demandais, du haut de mes treize ans, quelque éclaircissement à mon oncle Émile, j'appris plusieurs faits surprenants de sa bouche. Il m'informa que : « Maintenant j'étais un homme avec du poil sous le nez, sous les bras (et dans des endroits moins avouables de mon anatomie) et qu'en conséquence, cette pilosité envahissante m'autorisait à entrer dans le monde des adultes et à savoir que Tata Lucie... avait fait la vie ! Et d'après lui, elle devait même être morte d'avoir TROP fait la vie ! »

J'avoue que sur le moment, mon jeune esprit avait buté devant ces sibyllines déclarations ; comme j'invitais mon oncle à préciser sa pensée, il éclata de rire et répondit en me tapant sur le dos : « Si tu veux l'exakte vérité, mon garçon, notre chère tante, elle avait toujours eu le feu au cul et aucun besoin des pompiers pour l'éteindre ! Un feu qu'elle propageait chez toute la gent masculine du coin ! »

Malencontreusement, ma mère avait saisi la fin de sa phrase et, d'un avertissement impérieux de la tête adressé à Tonton Émile, avait interrompu notre discussion.

Je m'étais fait une idée assez précise du personnage mais voulant avoir quelques éclaircissements (curiosité malsaine de mon adolescence, bien entendu), je m'étais donc tourné vers mon frère, alors âgé de vingt ans et donc certainement plus au fait des aptitudes pyromanes de Tata Lucie.

À l'énoncé de ma question, Yves m'avait regardé d'un air navré en me traitant, je le cite, de « puceau et d'artichaut ! » Puis il avait lui aussi fini par éclater de rire. Humilié, j'avais décidé une fois pour toutes de ne plus m'intéresser à Tata Lucie : paix à son postérieur.

Un an plus tard, Me Lafarge convoquait mon père à son étude, le deux juillet, juste après l'enterrement de

notre tante. Ah ! il fallait voir le paternel se répandre en soupirs attendris et reconnaissants ; ma mère elle-même, admit que Tata Lucie, malgré une existence marginale, avait cependant gardé le sens de la famille.

— Le sentiment familial, c'est ce que je disais ! commenta mon père ; et dans la vie, il n'y a rien de plus important... Il est vrai que de ses quatre neveux, j'ai toujours été son préféré ; ce sont des choses qu'on sent au plus profond de soi... Mais si j'avais pu deviner... s'attendrait-il. Si j'avais pu deviner qu'un jour...

Euphorique, il se jeta soudain sur ma mère, la prit par la taille et entama une valse grossière autour de la pièce en improvisant à tue-tête sur l'air de *Plaisir d'amour* :

— Tata Lulu... Comment aurais-je pu... Savoir qu'un jour, tu m'ferais don de tes écus ?

Mon frère et moi, emportés par l'enthousiasme débridé de notre père, reprenions en riant le refrain qui mettait du soleil dans nos cœurs :

— Tata Lulu... À nous tes beaux écus !

Et ma mère, virevoltant autour de la pièce, changeait de cavalier en s'esclaffant comme une gamine. Le visage de mon père – de tempérament déjà sanguin – avait viré à l'écarlate. Il applaudissait à tout rompre devant les efforts incertains que je prodiguais pour accompagner la valseuse.

Cette touchante scène de famille fut brutalement interrompue par la sonnerie du téléphone ; ma mère, encore secouée d'éclats de rire, décrocha le combiné posé sur le poste de télévision. Après une courte formule de politesse, elle tendit gaiement le combiné à mon père :

— Tiens, c'est pour toi, ton frère Gustave ! Il veut te parler.

Il empoigna le combiné et s'écria :

— Dis donc, le philosophe, on t'a pas souvent au bout

du fil ! Ça fait toujours plaisir d'avoir des nouvelles de la famille ! Alors, continua-t-il sans visiblement laisser à son interlocuteur la chance de placer une parole, toujours à la recherche de la Sagesse ? Sacré Gus ! Quand je pense qu'à l'école, t'étais le plus déluré d'entre nous ! Tout le temps en train de reluquer sous les jupes des filles !... Ah ! où va se nicher la recherche de la Sagesse, hein ?...

Et il partit d'un rire gargantuesque. C'est qu'il avait son humour, mon père. Il était d'ailleurs souvent son meilleur public. Un humour qui ne brillait pas par sa finesse, certes, mais qui avait le don de le mettre en joie. Heureux homme. Alors qu'il monopolisait toujours la conversation, ma mère papillonnait autour de lui en le pressant avec force gestes d'abrégier ses plaisanteries : les bagages ne se feraient pas tout seuls.

Mais mon père se figea soudain en blêmissant, interrompant d'un regard impérieux le manège de son épouse.

— Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ? Tu peux ré...répéter ? se mit-il à balbutier.

Le sang reflua de son visage au fur et à mesure que ses propos perdaient de leur cohérence.

— Quoi... que... co... pourq... oui, non, oui... C'est ça, au revoir... à bientôt...

Livide, il reposa le combiné, considéra pensivement l'écran noir de la télé puis se tourna lentement vers nous.

— Gustave vient de m'apprendre une terrible nouvelle !... Terrible !

Ma mère porta la main à sa bouche dans un geste d'angoisse, craignant sans doute qu'un nouveau décès ne vienne endeuiller la famille. Mon frère et moi nous étions rapprochés, déjà inquiets... quant à la suite de nos vacances.

— Gustave, Émile et Michel ont également reçu une

convocation de Maître Lafarge, égrena-t-il d'une voix blanche.

— Ô mon Dieu, ce n'est pas vrai ? s'écria ma mère, partagée entre le désarroi et le soulagement. J'ai cru un instant que... mais d'un autre côté, c'est terrible !

Ne saisissant pas le côté « tragique » de la situation, je hasardai une malencontreuse question :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?... On part plus en vacances ?...

— En vacances, en vacances ! Qu'est-ce que tu nous emmerdes avec tes vacances ? vociféra mon père. Mais tu te rends pas compte, non ?...

— Il est trop jeune pour s'intéresser aux affaires d'argent, tenta de le raisonner ma mère.

Elle savait par expérience qu'il fallait éteindre le feu naissant de la colère de son mari avant qu'il ne devienne incendie dévastateur.

— C'est pas la peine de t'énerver et puis...

— Trop jeune ? Trop con, oui ! la coupa-t-il en continuant à rugir. Ah ! la salope ! Ah ! la vieille salope ! Me faire ça, à moi... moi qui l'ai accompagnée dans sa vieillesse ! (En pensée, peut-être et de loin, sûrement.) Moi ! son neveu préféré, elle le disait toujours !... J'avais même pissé sur sa robe quand j'étais tout gamin et elle en rigolait, et elle en rigolait ! Vous savez ce qu'elle disait à mon sujet : « Regardez ce grand dadais, quand on pense que je l'ai tenu dans mes bras et qu'il m'a pissé dessus ! » C'est pas une preuve d'affection, ça ? Hein ?... Et voilà tout le remerciement !

Sa voix montait crescendo au fur et à mesure que le feu revenait à ses joues. Il tournait maintenant autour de la table de la cuisine en jurant comme un fou :

— Ah ! la vieille garce ! Me désavantager par rapport à mes frères !

Nous l'observions de loin : moi plutôt méfiant, notre mère catastrophée et mon frère, franchement hilare.

— Allons Papa, intervint ce dernier, n'exagère pas... elle t'a pas désavantagé puisque tu es convoqué au même titre qu'eux.

— Elle m'a pas avantagé ! hurla-t-il. C'est la même chose ! Dans cette maison, personne réfléchit mais qu'est-ce qu'il va nous rester après le paiement des droits de succession, hein ? Rien !... que dalle ! Une baraque pourrie dans un bled pourri et le tout divisé par quatre ! Et quatre fois que dalle, ça fait pas grand-chose... surtout venant d'une sorcière dépravée !

Le « sentiment » familial devait se retourner dans sa tombe.

— Tata Lulu, se mit à chanter Yves, je crois que tes beaux écus... nous les avons définitivement dans le... pom pom pom !

Il aurait mieux fait de se taire car cette improvisation lui coûta les vacances sur la côte landaise. Alors que nous finissions de préparer les bagages, je lui expliquai en essayant de le consoler qu'avec les cambriolages qui se multipliaient, il valait mieux que quelqu'un reste pour garder la maison.

J'ai toujours su trouver les mots pour consoler les gens.

En cette matinée de juillet, Paris bâillait dans l'indifférence générale et s'apprêtait à s'endormir pendant deux longs mois. Deux longs mois pour ceux qui restaient dans la capitale, évidemment ; pas pour ceux qui partaient se détendre en s'entassant dans les campings et les plages à la mode.

Depuis notre départ, mon père ne décolerait pas ; d'abord nous avons dû attendre Tonton Émile, sa femme Nathalie et Caroline (leur infernale progéniture) plus d'une heure à l'entrée de l'autoroute. Mon père n'avait pas voulu entendre les explications superflues qu'allait lui présenter son frère sur les embouteillages

qui l'avaient retardé et, d'un geste impatient, l'avait invité à franchir le poste de péage.

— On aurait quand même pu leur dire bonjour, avait observé ma mère.

— Pourquoi, tu les vois pas assez souvent ? T'auras tout le temps pour ça quand nous serons arrivés !

Une fois le ticket en poche, mon père appuya sauvagement sur l'accélérateur et la voiture bondit en avant. Il eut un sourire de satisfaction en constatant qu'il avait cloué son frère sur place ; il faut dire que nous avions une Renault 25 turbo-diesel : le diesel pour l'économie et le turbo pour emmerder Tonton Émile qui ne possédait que la version diesel atmosphérique. Et comme mon père avait pu, en tant que concessionnaire Renault, acquérir le turbo-diesel au prix du diesel simple, son plaisir était double.

Malheureusement pour lui, la satisfaction qu'il éprouva fut de courte durée car cent mètres plus loin, deux gendarmes jaillissaient d'une camionnette banalisée et nous ordonnaient de nous garer sur le côté.

— Pute borgne ! tonna mon père. (C'était là une gaillarde expression qu'il utilisait pour les grandes occasions.) Manquait plus que ça ! Qu'est-ce qu'ils me veulent ces cons ?...

Il baissa la vitre de sa portière et présenta un visage avenant aux forces de l'ordre. Bonne volonté bien mal récompensée car l'un des gendarmes, se penchant en avant, jeta d'un ton sec et impérieux :

— Carte grise, carte verte, permis de conduire et talon de vignette !

Alors que mon père présentait humblement les papiers demandés, je vis Tonton Émile passer devant nous, hilare. Le turbo l'avait dans le dos !

L'autre gendarme tournait autour de notre voiture comme une mouche autour du cul d'une vache, espérant sans doute découvrir un pneu lisse ou tout autre

défaut qui puisse être verbalisable. À chacun son plaisir.

Dépité – sans doute de n’avoir pu terminer son carnet de contravention –, il adressa de la tête un signe maussade à son collègue et rejoignit la camionnette. Ce dernier rendit les papiers à mon père en maugréant :

— Vous aviez l’air bien pressé tout à l’heure ?...

— C’est que nous nous rendons à un enterrement, Monsieur l’agent, tenta de plaider ma mère.

— L’enterrement de ma pauvre tante, termina mon père avec comme un sanglot étouffé au fond de la gorge.

— Certes, reprit le gendarme sur un ton radouci, mais ce n’est pas une raison pour rouler à tombeau ouvert... Enfin, si je puis m’exprimer ainsi, corrigea-t-il, légèrement confus.

— À tombeau ouvert ! Elle est bien bonne ! répondit mon père en éclatant de rire. À tombeau ouvert ! Ah ! il fallait la faire, celle-là ! Faut que je la raconte à Émile tout à l’heure, n’est-ce pas chérie ?...

La « chérie », hilare, ne put qu’approuver. Le gendarme se tourna alors vers moi, me lança un regard navré et vaguement compatissant puis fit un signe de la main au conducteur en jetant d’une voix lasse :

— Allez, circulez... Et soyez prudent.

Mon père ne se fit pas prier et ce fut en effectuant un démarrage souple et silencieux que notre Renault diesel – turbo-diesel, restons précis – s’engagea dans le flot de la circulation.

Après avoir jeté un coup d’œil prudent au rétroviseur, mon père s’exclama :

— Non mais vous avez entendu ? À tombeau ouvert ! Ah ! celui-là, il a sa place dans la famille des pas finauds !

Je peux vous dire que moi, je connaissais très bien le chef de cette famille.

Nous avions eu tôt fait de rattraper Tonton Émile à

grands renforts de surrégimes moteur et, après les inévitables pause pipi de ces dames, pause casse-croûte de ces messieurs et navrante pause vomi pour moi-même, nous nous préparions à quitter l'interminable et enfiévré ruban de bitume au bout de huit heures de voyage. Nous avions décidé d'un accord unanime – pour être plus exact : d'un accord unanime avec l'avis de mon père –, de manger à Pau avant de nous rendre à Moncaubet pour retrouver Tonton Gustave, Tonton Michel, leurs épouses respectives, Tatie Cynthia et Tatie Agnès, ma cousine Valérie et... et qui ai-je oublié ? Ah oui, Tata Lucie... Enfin, ce qu'il en restait.

Le cercueil de notre tante avait été fermé et scellé à la demande de mon père car, comme il avait observé : « Avec cette chaleur, pas la peine de risquer l'asphyxie pour embrasser la défunte ! »

Je reconnus bien là son sens pratique. Et c'était toujours une corvée de moins à accomplir car je n'avais jamais embrassé de mort. Je n'avais pas besoin de beaucoup d'imagination pour pressentir qu'il y avait des choses plus agréables en ce bas monde. Et puis question corvée, j'étais déjà servi avec ma petite cousine Caroline qui me cassait les pieds et autres parties estimables de mon aimable personne, et ce depuis plusieurs heures.

On me l'avait confiée à Tours ; après lui avoir lu – avec une patience d'ange – de nombreuses bandes dessinées et laissée gagner toutes les parties de « bataille » aux cartes, pris d'un soudain malaise, je lui avais en partie vomi dessus, ce qui, Dieu soit loué car je n'étais plus en état de la supporter, l'avait dissuadée de m'importuner davantage. La petite garce n'avait pas voulu quitter notre voiture mais elle s'était tenue à distance respectueuse de moi. À toute chose, malheur est bon.



## 2

L'autoroute nous cracha enfin à la sortie de Pau. La capitale béarnaise nous ouvrait les bras mais Tonton Émile s'engagea derechef sur la rocade qui contournait la ville. Nous crûmes un instant qu'il avait étudié la carte régionale et connaissait la direction à prendre pour rejoindre Lembeye mais ses dons d'observation se cantonnaient à l'étude de son environnement immédiat : il avait simplement remarqué le grand panneau McDonald's à la sortie de l'autoroute.

Mon père eut un haut le cœur quand il aperçut la grande enseigne aux tons aussi criards que les oripeaux du clown maison. (Je parle du clown Ronald, pas de mon père. À ce sujet, Ronald est bien le seul *aficionado* des McDo à garder la ligne mince.)

Venir dans la capitale béarnaise, fief du foie gras, du confit d'oie, du magret et de la garbure pour manger un hamburger dans le temple du *fast food* était un crime de lèse gourmet que mon père ne pouvait admettre.

Aussitôt garé, mon père bondit hors de la voiture et interpella vivement Tonton Émile qui, pour seule défense, invoqua la climatisation installée d'office dans le resto. Mais cet argument ne fit pas céder le paternel et il prit la tête en direction du centre-ville cette fois. Le fait qu'il se proposât pour payer l'addition leva les dernières réticences.

S'aidant parfois du *Guide du routard* mais le plus souvent de notes personnelles et improvisées, ma mère officiait en tant que guide touristique :

— Orientée vers les Pyrénées, l'Espagne et le front océanique, Pau est une ville où il fait bon vivre. Une ville humaine, chaleureuse où jeunes et moins jeunes se retrouvent sur les terrasses des superbes cafés du

centre. Patrie du bon roi Henri IV, amateur de bonne chair et de bonne chère...

— Arrête de parler de bouffe, la coupa mon père, j'ai les intestins qui commencent à tricoter !

Nous longeâmes l'avenue Foch où devait se trouver l'entrée d'un parking souterrain. Alignés le long de cette dernière, nous découvrîmes avec envie les grands et superbes cafés où se mélangeaient des groupes de jeunes en train de refaire le monde avec nonchalance, de superbes créatures profitant de la chaleur estivale pour mettre en valeur leurs charmes (de moins en moins) secrets et aussi de grandes bourgeoises dont certaines – ne pouvant plus espérer séduire par les seuls attributs dont la nature les avaient pourvues – compensaient les avatars de leur âge à l'aide de tailleurs chics et de bijoux voyants. Consolations de femme.

Difficile de se garer le long de cette artère encombrée : nous dûmes contourner la place Clemenceau pour nous garer au parking souterrain situé sous un grand ensemble résidentiel. Ce dernier, baptisé pompeusement Palais des Pyrénées, dressait sa stature juste en face de la chaîne éponyme.

À l'époque, l'immeuble n'avait pas été rénové et n'avait de palais que le nom : il était le digne représentant de la génération béton des années 60. Massif et sans charme.

La seule chose remarquable des lieux était la vue superbe sur les montagnes qui barraient majestueusement l'horizon.

Ah non, il y avait quand même un autre élément qui pouvait attirer l'œil : la dame allongée languoureusement sur un sofa, devant la baie vitrée d'un appartement situé au deuxième étage de l'angle ouest de l'immeuble. Aux clins d'œil amusés et commentaires égrillards de quelques passants, nous apprîmes qu'il s'agissait d'une péripatéticienne faisant son autopromotion. Il est vrai

que dans le business, le plus important est la communication.

Mais la vue des Pyrénées fut moins appréciée que la découverte du restaurant La Coupole, situé sur une rue parallèle au palais. Son apparition fut saluée comme un phare en pleine tempête. Mon père et Tonton Émile, trempés de sueur, précédant toute la famille, poussèrent un soupir de soulagement et s'engagèrent à l'intérieur du restaurant. Il s'agissait visiblement d'un lieu chic et raffiné, fréquenté par une clientèle qui ne l'était pas moins.

J'appris bien des années plus tard que La Coupole avait été rasée puis transformée en banque. Spéculation immobilière, manque de rentabilité, repreneur timorés ? C'était de toute façon une hérésie dans laquelle Pau avait perdu un peu de son âme.

Je revois encore les tables dans l'allée centrale recouvertes de grosses tartes aux fruits odorantes, les fauteuils de cuir rouge, l'ambiance feutrée des alcôves et me souviens de la diligence et la courtoisie du personnel. Peut-être craignait-il que nous ne partions en découvrant les tarifs des menus ?... À voir mon père blêmir devant la carte présentant ces derniers, je devinai qu'il regrettait déjà son invitation.

À peine fûmes-nous assis qu'un garçon en livrée blanche s'empressa de prendre les commandes.

Mon père et Tonton Émile, prétextant d'aller aux toilettes, s'installèrent au comptoir pour se boire une bière. En les regardant au loin bavarder et tamponner leurs fronts suants à grands renforts de mouchoirs, je m'étonnais encore qu'ils ne soient pas jumeaux : la même taille – moyenne –, la même figure – rouge et ronde –, le même crâne – dégarni –, la même corpulence – épaisse –, et surtout la même propension à parler haut et fort, de sorte que la moitié du restaurant les observait déjà.

Pour tout dire, mon père arrivait à se différencier de son frère grâce à sa moustache et à son... turbo-diesel. Peu de choses, en vérité. Ils s'entendaient comme cochons – ils faisaient d'ailleurs autant de bruit que ces charmantes bêtes à l'approche de la soupe – et partageaient avec un égal bonheur, un humour à l'image de leur corpulence.

Deux frères qui avaient épousé deux sœurs : je n'ai jamais su si c'était pour des raisons d'affinités sentimentales ou de commodité. Tout aussi corpulentes que leurs époux mais infiniment plus réservées, ma mère et Tatie Nathalie avaient appris, avec le temps, à ne plus s'effaroucher devant ces tempéraments sanguins dont les manifestations coléreuses – quoique impressionnantes – ne prêtaient guère à conséquence. Coléreux donc, mais braves bougres, au fond (mais alors, vraiment au fond, parfois). Elles étaient mères au foyer, étaient issues d'une lignée de mères au foyer et ambitionnaient de pouvoir rester mères au foyer.

Mon père était garagiste et Tonton Émile, véritable boute en train de la famille, travaillait... au service des pompes funèbres.

Que de fous rires à l'écouter raconter les avatars et les bons moments de son métier ! Il devait énormément broder sur la réalité mais personne ne s'en souciait. L'exacte vérité n'est jamais assez drôle. Et c'est vrai qu'on aurait pu écouter ce diable d'homme pendant des heures.

— Voilà un métier, expliquait-il, où y a pas de chômage. T'as toujours un vieux pour casser sa pipe. Une bonne grippe et c'est le pactole. Bien sûr, les campagnes de vaccinations nous ont fait du tort mais bon, c'est reculer pour mieux sauter, terminait-il, pince sans rire.

— Et un métier qui nourrit son homme, plaisantait souvent mon père en tapotant le ventre rebondi de son

frère.

Ah ! il fallait l'entendre le joyeux Tonton Émile nous restituer avec amour et bagout certains offices funéraires :

— Voyez-vous, chaque enterrement a sa tonalité, son atmosphère : l'un sera tragique, l'autre gai, l'autre encore tragi-comique. C'est un véritable spectacle dans lequel les spectateurs comptent encore plus que l'acteur principal. Certains d'entre eux se révèlent d'ailleurs d'excellents interprètes... que ce soit dans la comédie ou dans la tragédie. D'autres encore, jouent en demi-teinte, tout en nuances : ils sèchent une larme mais jettent un clin d'œil rigolard à la nièce ou au petit cousin. Le jeu de l'acteur principal est évidemment beaucoup plus limité, précisait-il doctement.

Il y avait bien sûr des moments terribles dans l'exercice de ce métier : des enterrements d'enfants ou de parents fauchés en pleine force de l'âge dans un accident de voiture, et quand on en parlait à Tonton Émile, il répondait gravement :

— On est pro ou on ne l'est pas. Faut savoir aussi encaisser les coups durs.

— Dans ma profession, c'est pareil, ajoutait mon père ; quand la bagnole d'un de mes clients est vraiment amochée, faut du courage et du professionnalisme pour lui apprendre la vérité : deux briques de réparations. Vaut mieux changer la tire, carrément ! Mais c'est dur à dire... surtout quand on a affaire à un smicard ou à un chômeur.

— On est pro ou on ne l'est pas, répétait alors son frère en hochant gravement la tête en guise d'approbation.

La discussion au cours du repas avait tourné non tellement autour de l'enterrement de Tata Lucie, qui avait lieu à quinze heures, mais essentiellement sur ce

que la dite Tata Lucie laisserait à ses neveux. Le fait de manquer la cérémonie ne semblait pas préoccuper les esprits outre mesure mais l'idée d'arriver en retard chez le notaire finit par sonner le départ.

Mon père, après s'être enquis auprès d'un serveur de la meilleure route à suivre pour se rendre à Moncaubet, nous annonça d'un air guilleret :

— C'est à trente bornes d'ici, direction Morlaàs puis on suit tout droit... paraît qu'il y a un superbe lac pas très loin au village de Cadillon... on pourra toujours s'y baigner.

Cette nouvelle fut accueillie avec joie et soulagement.

— Moi qui craignais que cet enterrement ne vienne gâcher nos vacances, je suis rassurée ! s'exclama Tatie Nathalie.

— Surtout avec les températures qu'on annonce pour cet été, ajouta son mari.

Leur peste de fille battit des mains en riant ; sans doute s'imaginait-elle déjà en train de me jeter du sable dans les cheveux et de me faire prendre la tasse. Enfin... mon frère était resté à Paris : c'était toujours un emmerdeur de moins !

— J'espère qu'on en aura fini assez vite avec cette affaire, reprit Tonton Émile. Et qu'on pourra rapidement quitter ce trou...

— Fallait aussi qu'elle claque au début des vacances ! râla mon père. Ça nous arrange pas, tout ce bazar... Nous avons réservé à Hossegor et j'ai peur que l'hôtel ne nous rembourse pas les journées perdues !

Ma mère le prit par le bras, embrassa tendrement sa grosse face qui commençait d'ailleurs à s'empourprer et laissa tomber d'une voix dans laquelle je reconnus la sagesse maternelle :

— Que veux-tu, mon chéri... à cheval donné, on ne regarde pas les dents !

Nous quittâmes la Coupole et repassâmes devant le palais des Pyrénées. Le ciel avait encore poussé de quelques degrés le thermostat solaire et la chaleur déversa sa chape de plomb sur les têtes et les estomacs.

Alors que nous regagnions le parking, nous découvrîmes un funiculaire qui permettait de rejoindre la gare, située en contrebas. Bien entendu, Caroline exigea d'emprunter le funiculaire. Mais nous n'avions pas le temps de visiter la ville et les caprices de la peste ne purent être exaucés.

Celle-ci, comme de bien entendu, se mit à manifester son mécontentement en braillant et gesticulant et son père, pour la calmer, dut lui acheter des confiseries. Nous découvrîmes à l'occasion, des bonbons de formes oblongues, de couleur rose chair, à base de pâte d'amande et nommées pour d'évidentes raisons esthétiques, *les coucougnettes béarnaises*.

Après cet écart aussi amusant que gourmet, nous reprîmes les voitures et regagnâmes le rond-point à la sortie est de Pau desservant la route de Lembeye.

Le Vic-Bilh portait bien son nom. Le « Vieux Pays », aussi ridé qu'une vieille paysanne, alignait après Morlaàs une succession de coteaux recouverts de forêts de chênes et de châtaigniers. Des champs de maïs, raidis par la chaleur et la poussière nappaient de vert les pieds des coteaux. Quelques champs de seigle, de tournesol et de blé tentaient de défier la suprématie du maïs mais ce dernier restait maître des lieux. La canicule avait failli avoir raison de cet envahisseur paysager mais les agriculteurs avaient visiblement réussi à le sauver en installant des systèmes d'irrigation.

Profitant d'averses parfois généreuses en été, le Béarn ouvrait ses bras de chlorophylle à nombre d'amoureux de la nature. Nous apprîmes plus tard que quelques élevages de cochons et de canards troublaient

la qualité de vie de l'autochtone. Enfin surtout de celle des maires qui se voyaient obligés d'arbitrer les querelles de voisinage entre les « pays » et les « étrangers ». Néo-ruraux qui ne supportaient pas le chant du coq, l'odeur des lisiers, ni l'intrusion dans leurs jardins des animaux « nuisibles » (belettes, fouines et renards) surgissant des fourrés.

Il faut dire à la décharge des nouveaux implantés que vivre à côté d'un élevage de pintades a de quoi rendre fou : imaginez un océan de scies grinçantes en train de se frotter les unes contre les autres pendant des heures ! Pour pouvoir supporter ce vacarme infernal, il n'y avait que deux possibilités : soit on était une pintade, soit on était sourd.

À cette époque, la folie immobilière n'avait pas encore frappé et seuls quelques anglais commençaient à rénover les vieilles maisons en galets. Sous les regards goguenards des autochtones... qui quelques années plus tard, se mordraient les poings d'avoir vendu leurs propriétés pour une bouchée de pain.

Après avoir traversé Morlaàs, sans même un regard pour la magnifique façade ouvragée de l'église (les esprits étaient absorbés par des considérations plus terre à terre) puis Monassut où nous attendait un grand panneau publicitaire sur lequel souriait une magnifique vache rouge vantant les mérites du linge basque et de la laine des Pyrénées, nous gravâmes la côte qui devait nous mener à Simacourbe.

Nous chaloupions ainsi depuis un quart d'heure le long de la nationale qui ondulait à travers les collines boisées, quand, en haut d'une côte, nous arrivâmes devant le panneau indicateur « Moncaubet ». Et heureusement qu'il existait, ce panneau, car nous n'aurions jamais trouvé le village : ce dernier s'apparentant davantage à un lieu-dit. Quelques chênes centenaires et fruitiers rabougris dans lesquels je reconnus des



figuiers et pêchers de vignes encadraient d'un air alangui une petite route surplombant une vallée en contrebas. Quelques maisons isolées, éparpillées au sommet du coteau veillaient sur des champs de foin s'enfuyant vers les bois.

Si le mot sérénité existe, c'est certainement pour qualifier ce genre d'endroit. Le temps semblait s'être suspendu au-dessus du village. Un endroit rare car préservé : écrin de calme et de douceur de vivre, authentique et précieux. Bref, je tombai immédiatement sous le charme du village.

Il y a des endroits magiques comme ce dernier qui parlent à notre âme. Des lieux qui vous appellent. Ou vous rappellent des échos oubliés, des choses enfouies qu'on ne peut appréhender. Cela ne s'explique pas. C'est comme le sentiment amoureux. Tonton Gus, le philosophe, expliquait d'ailleurs le coup de foudre par le fait que les âmes reconnaissent des êtres aimés dans des vies antérieures. Cela pouvait également expliquer pourquoi il y avait aussi des gens qui nous étaient immédiatement antipathiques. Sans raison apparente.

Nous n'eûmes pas à chercher l'église car elle se dessina distinctement tout au bout de la route que nous suivions. Un tilleul multi-centenaire, montait la garde non loin du cimetière, compagnon d'éternité des vivants et des morts. Plusieurs véhicules étaient rangés le long d'un mur de pierre ceignant l'église. Une 4L, immatriculée 66, aussi verte et brillante que certaines variétés de pommes – celles dopées aux engrais et aux colorants –, jurait sérieusement dans la sobriété du décor.

— Tiens, la bagnole de l'autre plouc ! s'esclaffa mon père en l'apercevant. Celui-là, au moins, il a pas honte !

— On dirait qu'il a changé de voiture, observa ma mère. Elle me semble plus récente.

— Penses-tu, il l'a faite repeindre ! se gaussa-t-il.

C'est pas son élevage de chinchillas qui lui permettra un jour de se payer une caisse neuve ! Non mais regarde ce tas de ferraille ! Quel plouc, mais quel plouc !

Le « plouc » en question n'était autre que Tonton Michel ; mon père ne tenait guère ce dernier en haute estime et ce pour diverses raisons. D'abord, alors que mon père et son frère Émile, avaient dû s'exiler (pour employer leur propre terme) à Paris pour trouver salaire et travail à leur convenance (surtout salaire), Tonton Michel avait préféré conserver la propriété familiale dans les Pyrénées-Orientales et, en tant qu'écologiste convaincu, se lancer dans l'élevage extensif afin de respecter au mieux l'environnement. Projet louable qui s'était concrétisé par l'achat d'un magnifique troupeau de vaches. Mais la foi en sa vocation ne devait pas suffire car ayant décidé de produire entièrement biologique, il avait nourri ses vaches avec on ne sait trop quelles herbes aux vertus « diététiques ». Du coup, la moitié de ces pauvres bêtes avait trépassé et l'autre moitié, visiblement incommodée, avait inondé de bouses nauséabondes les alentours de la propriété. Ayant jugé la vache de santé « trop fragile », mon oncle avait reporté ses espérances sur l'élevage du mouton : production de laine, production de fromage et de viande. Du classique mais du sûr, pensait-il. Malheureusement, par un autre coup du sort, ses moutons s'étaient couverts d'un horrible eczéma et n'avaient évidemment pu produire la moindre laine.

Le vétérinaire, venu plusieurs fois visiter les animaux malades, avait déclaré n'avoir jamais rencontré pareils symptômes. Devant son diagnostic évasif, Tonton Michel s'était alors tourné vers les sciences parallèles et fait appel aux services d'un rebouteux. Ce dernier avait tourné autour des bêtes, soufflé dans leur nez, leurs oreilles et divers autres orifices dont je préfère taire le nom pour, selon ses propres termes, « créer une dyna-

mique » ; puis il avait préconisé très sérieusement de brosser matin et soir, les dents de ces charmants animaux avec une pâte spéciale de sa composition et ce afin de prévenir de nouvelles « infestations digestives hautes ». Traitement original et pittoresque mais qui, on l'avouera, ne s'avérait pas des plus pratiques à mettre en œuvre.

Quant au lait des brebis, il dégageait une odeur si effroyable que personne n'avait osé en boire ; quelques voisins étaient néanmoins venus voir mon oncle pour lui en acheter plusieurs litres car ils s'étaient rendu compte que, pulvérisé sur de mauvaises herbes, ce lait présentait de très intéressantes propriétés de désherbage... et pour un prix défiant toute concurrence.

En désespoir de cause, Tonton Michel s'était lancé dans l'élevage du chinchilla. « Pas pour leur peaux ! » s'empressait-il de préciser aux curieux, mais pour alimenter le marché des « animaux de compagnie ».

Tatie Agnès, son épouse – de dix ans son aînée –, avait abandonné sa profession d'enseignante pour écrire un livre amalgamant diététique à base de nourriture macrobiotique, spiritualité et écologie. Après nous avoir fait promettre de garder le secret de cette « révélation », elle nous avait annoncé le titre de son œuvre : *Si je grossis... je meurs !* De ce côté-là, elle et son mari n'avaient rien à craindre... ils étaient tellement maigres qu'ils auraient pu culpabiliser un réfugié du Sahel.

Si mon père avait fini par accepter le mode de vie de Tonton Michel, il n'avait jamais pu lui pardonner d'avoir transformé la maison familiale en arche de Noé où se côtoyaient dans la plus totale liberté, ânes, poulets, canards, cochons du terroir (de remarquables espèces de cochons noirs et aux longues oreilles, trapus et rustiques – heureusement pour eux –, si différents des choses difformes et rosâtres que l'on rencontre dans